

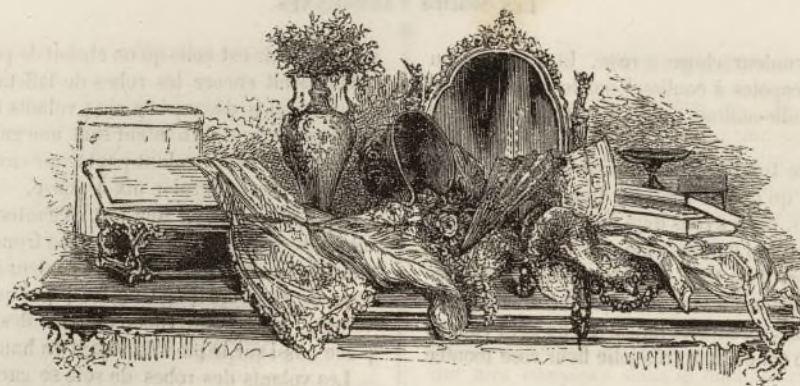


370.

LES MODES PARISIENNES

Chapeau de M^{lle} S. Saborde, rue Richelieu, 77. - Robes de M^{lle} Célestine Quiller, rue de Choiseul 23. - Dentelles des magasins des fabriques Françaises et Belges rue Vivienne au coin du Boulevard - Chaussures de Meier rue Tranchet, 47.

Paris chez Aubert et Cie Place de la Bourse
 Ayuntamiento de Madrid



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
— LA CICATRICE (6^e et dernière partie), par MAU-
RICE SAINT-AGUET. — CAUSERIES. — CHRONIQUE
THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



LA semaine de Longchamp s'est passée assez tristement; on s'en allait tout grelottant enveloppé dans les vêtements d'hiver, sans trop penser à cette ancienne solennité. Autrefois, dit-on, il y aurait eu déception parmi le monde élégant : les voitures de formes nouvelles, les toilettes encore inédites, tous ces préparatifs faits dans le plus grand mystère pour être montrés pendant ces trois journées de pèlerinage, les succès sur lesquels on comptait, tout ce bel échafaudage eût été détruit par le mauvais temps!

Pour trouver les toilettes nouvelles, il faut aller les chercher dans les différents magasins et ateliers en vogue; tout est prêt : au premier rayon de chaud soleil, vous verrez paraître les costumes du printemps, comme si on frappait Paris d'une baguette magique!

Les chapeaux sont très-variés d'ornements,

mais non de formes; c'est la passe un peu ouverte, très-ornée dessous et s'approchant de chaque côté sous le menton.

Nous voyons beaucoup de capotes en taffetas ornées de petits volants ou de petites ruches froncées en rubans : les unes en ruban de gaze, les autres en ruban de taffetas. Nous en citerons une en taffetas vert-d'eau ornée au bord d'une petite ruche froncée en ruban de taffetas vert liséré d'une petite rayure satinée couleur lilas; — une autre en taffetas lilas tendre avec ruban lilas liséré de vert.

Beaucoup de capotes de taffetas à coulisses sont couvertes de crêpe lisse formant de très-petits bouillonnés peu élevés, c'est-à-dire ne dépassant que de peu le taffetas. Ces capotes sont ornées de fleurs.

On fait aussi des capotes ornées de nattes sur chaque coulisse; ces nattes sont composées de biais de satin et de biais de crêpe lisse.

Quant aux capotes garnies ou plutôt couvertes de volants en ruban de gaze, leur variété est très-grande, attendu que le bord du ruban peut être festonné, bordé d'un agrément tissé dans le ruban ou ajouté, soit en blonde, soit en passementerie dentelée, en agrément de paille, etc., etc.

Les fleurs en dessous de passe sont toujours les garnitures préférées.

Ces premières capotes de taffetas feront attendre les chapeaux de paille d'Italie, paille de riz, paille cousue, et les plus légères capotes de crêpe, de tulle brodé, sur le chapitre desquelles nous reviendrons très-prochainement.

On fait de très-jolies capotes en tulle-malines à très-petits pois. Ce tulle est toujours posé sur du

crêpe de couleur claire : rose, lilas, jaune ou bleu. Ces capotes à coulisses ont leur dessous de passe en tulle-malines; elles sont toujours ornées de fleu s.

Ce même tulle s'emploie aussi pour chapeaux de crêpe, qu'il recouvre de diverses façons en bouillonnés. Nous avons déjà donné la description d'un chapeau de madame Plé-Horain (1) en crêpe rose couvert d'un tulle-malines à petits pois, lequel bouillonne en long, chaque bouillon séparé par des anneaux enlacés faits avec du petit ruban; ce chapeau orné d'une très-jolie fleur rose montée en grappe.

Nous avons dit qu'on garnissait beaucoup de robes avec de la petite dentelle de laine, et nous nous sommes empressée d'en faire dessiner les différents modèles. Celle qui est représentée sur la gravure d'aujourd'hui est un des modèles préférés. La même redingote se fait à corsage ouvert devant jusqu'au bas de la taille. Dans ce cas, la garniture borde l'ouverture en l'entourant.

Presque toutes les robes un peu habillé ont leur corsage ouvert jusqu'au bas de la taille. On peut dire aussi que toutes les manches sont ouvertes du bas.

Les jupes sont toujours assez longues, trop longues, ce nous semble, pour être portées ailleurs qu'au salon ou à la promenade en voiture; cependant nous voyons de fort belles robes de soie balayer journellement les promenades du bois de Boulogne et des Champs-Élysées.

Il n'y a rien de changé non plus dans la largeur des jupes.

On fait plus de fichus garnis de volants en travers qu'en jabot; ces volants sont en dentelle de Malines ou de Valenciennes, et toujours séparés par des entre-deux de mousseline brodée ou de dentelle. Le col est composé d'un entre-deux de dentelle ou de mousseline brodée bordé d'un volant de dentelle. La hauteur des volants pour le col et pour le devant du fichu est de cinq à six centimètres. On peut aussi mettre un volant au col de cinq à six et sept centimètres, et mettre les volants du devant de fichu de trois à quatre centimètres de largeur. L'entre-deux du col est posé sur un petit col droit sur lequel il rabat.

Il se fait le même genre de fichus garnis de volants en travers; cependant, comme cela rentre dans le négligé du matin, les garnitures en jabots sont très-souvent préférés. On choisit pour ces fichus, comme pour les bonnets, des broderies très à jour; ce sont généralement les broderies anglaises faites en France, lesquelles sont d'un tissu plus léger; la broderie en est aussi plus délicate.

Pour les jupons, les bas de pantalons d'enfants, bordures de taies d'oreiller, la broderie anglaise

la plus solide est celle qu'on choisit de préférence.

On garnit encore les robes de taffetas de plusieurs volants découpés : cinq volants diminuant progressivement de hauteur sont une garniture en faveur; le premier volant peut avoir environ vingt centimètres, le dernier dix à douze.

Quelques robes de soie fort élégantes sont garnies de volants bordés d'une ruche froncée de petite dentelle de laine assortie de couleur aux robes; dans ce cas, on ne garnit les jupes que de trois volants, et la petite ruche du bord des volants se place aussi sur le pied du volant en haut.

Les volants des robes de soie se garnissent au bord et en haut d'une petite ruche froncée en ruban assorti; exemple : si la robe est de plusieurs nuances, le bord du ruban sera liseré satiné dans la nuance la plus vive qui se trouvera dans l'étoffe.

Les pardessus ne varient pas beaucoup de forme, mais ils varient beaucoup d'ornements : c'est la forme demi-ajustée, longue, si les ornements ne dépassent point l'étoffe; très-courtes, s'ils sont garnis de hauts volants; la dentelle de Chantilly, la dentelle de laine en grands volants est d'un riche et bel effet.

Nous avons vu un pardessus de taffetas grovert glacé noir, très-court des hanches, formant un peu la pointe derrière et beaucoup la pointe devant, lequel était simplement garni d'un haut volant en pareil taffetas bordé d'un plissé de ruban; en haut du volant et devant le pardessus était un même plissé de ruban.

Les petits mantelets ornés de grands volants sont aussi très en vogue, si toutefois les volants sont en belle dentelle; dans le cas contraire, on préfère les ornements de fantaisie, passementerie, dentelle de laine.

La mode des mantelets et des pardessus est devenue tellement obligatoire, que le mantelet pour la toilette simple du matin, la campagne, les voyages, ne convient pas à la toilette un peu habillée de promenade; aussi ne peut-on pas dire que tel mantelet ou pardessus est préféré à tel autre : il faut choisir dans les différents modèles ce qui convient à l'emploi qu'on veut donner à ce vêtement.

C'est pour qu'on puisse faire un choix parmi les nombreux mantelets et pardessus qu'on portera le printemps et l'été prochain, que nous avons montré pendant le mois de mars, et que nous continuerons de montrer en avril, des modèles nouveaux qui ne se portaient certainement pas en mars, mais qui cependant se confectionnaient, s'achetaient en prévision des beaux jours.

Sur la gravure contenue dans notre premier numéro d'avril, est un pardessus de taffetas noir que nous avons vu porté lors des belles matinées du mois de mars; il est vrai que ce pardessus peut se doubler et même se ouater légèrement, ce que

(1) Rue Bassé-du-Rempart, au coin de la Chaussée-d'Antin.

beaucoup de femmes frileuses ne manquent pas de faire faire.

Nous avons encore oublié, dans notre dernier article de modes d'hommes, de citer le coiffeur en réputation, Andoque (1). La toilette d'un élégant doit, à Paris, recevoir son complément d'une coiffure exécutée par ce coiffeur.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Chapeau de paille cousue orné de fleurs paille; la dernière paille au bord du chapeau est plissée. Au-dessus est une seconde paille ajoutée qui est plissée de même. Ce chapeau est doublé de taffetas paille, et le dessous de passe est en fleurs paille. Mantelet châle en taffetas noir orné d'un grand volant de dentelle au pied de laquelle est une ruche froncée composée de deux petites dentelles noires. Cette ruche borde le mantelet. Le volant de dentelle peut avoir de 25 à 35 centimètres. La dentelle de la ruche est de 2 à 3 centimètres. — Redingote de damas formée devant par des nœuds de rubans de coques sans bout.

Capote de crêpe bouillonnée de crêpe lisse et ornée de fleurs en grappe. Dessous de passe en mêmes fleurs. — Redingote de pékin rayé feutre et blanc ornée en tablier par de la petite dentelle de laine couleur feutre tournée en spirale. L'ornement du corsage va se terminer dans la couture de l'épaule. Les manches, assez larges du bas, en forme dite entonnoir, sont bordées d'une dentelle de laine tournée en spirale. Sous-manches de tulle bordées de dentelle de Malines.



Les dames nous sauront gré de signaler à leur attention un des produits les plus utiles pour la toilette et dont le choix est de la plus haute importance. Ce nouveau produit est la *Pommade philome* de la Société HYGIÉNIQUE de la rue Jean-Jacques Rousseau, 5. Cette préparation est onctueuse et fondante; elle rend les cheveux brillants et souples, les fait pousser et les empêche de tomber. Les matières dont elle se compose sont de la plus grande pureté, et par conséquent ne laissent sur la tête ni résidu, ni pellicules; c'est surtout pour ces sortes de préparations que le choix des parfums n'est pas indifférent. Aussi n'a-t-on employé pour la *Pommade philome* que des odeurs d'une suavité douce, fraîche et salubre.

(1) Rue Laffitte, 5.

MUSIQUE.

L'éditeur J. MEISSONNIER fils, 22, rue Dauphine, vient de faire paraître une collection de *Scènes dramatiques* pour les JEUNES PERSONNES, paroles de PLOUVIER, musique de LUIGI BORDESE, destinée à un grand succès; elles sont intitulées :

1^{re} *Jeanne d'Arc à Rouen*, 2^o *Jane Grey*, 3^o *Corinne*, 4^o *Clotilde, reine des Francs*; 5^o *la Vierge de Vaucouleurs*, 6^o *Chimène*.

Chacune de ces scènes est un morceau développé : récitatif, andanté et allégo final; ce sont des airs composés dans le médium de la voix, avec points d'orgue et roulades *ad libitum*, sur des paroles convenables pour les demoiselles. Enfin ce sont des morceaux d'étude qui peuvent se chanter dans les soirées avec beaucoup d'effet; instruire et intéresser à la fois, voilà le but de ces charmantes compositions, que nos principaux professeurs se sont empressés d'adopter pour leurs élèves.

LA CICATRICE.

(SUITE ET FIN.)

— J'ai compris, malheureusement après coup, tout ce que vous dites. J'ai compris qu'Annette regrettait son droit au moment où elle en perdait le résultat, au moment où elle le découvrait en vous aimant; j'ai compris qu'elle ne pouvait trahir cet amour sans avoir la conscience de ce droit, qu'il y avait un mystère entre Irma et Eucharis, enfin qu'Irma seule avait renié la cicatrice.

— Mais qu'avez-vous fait?

— J'ai fait que, ce soir même, avant de signer au contrat, il faut que vous sachiez tout, que vous voyiez la cicatrice, si elle existe chez Annette.

— Mais quoi encore?...

— Vous ne devinez pas? j'ai commencé par désirer que cette signature du contrat fût signalée par une petite fête, qu'il y eût un dîner de famille, une soirée de musique; je me suis chargée des invitations; puis, quinze jours après, j'ai envoyé mon cadeau... deux robes de tulle anglais achetées et commandées par moi à la couturière de ces demoiselles, avec prière et injonction de les mettre pour le soir du contrat.

— Parbleu! nous verrons bien! s'écria Maxime après une courte réflexion.

— De toute manière, reprit Elise, si nos soupçons sont fondés, il y aura une catastrophe. Ma foi, monsieur de Bréard, je ne réponds pas du reste. Si nous nous trompons, il faudra nous rési-

gner et tout de suite. Allez maintenant à votre toilette, et laissez-moi à la mienne. »

Presque au même moment, une scène d'un autre genre avait lieu aux Terrasses. Il était quatre heures. On attendait M. de Bréard d'un instant à l'autre. A cinq heures le notaire devait arriver, et le dîner était pour six heures, après la cérémonie. Annette et Irma devaient, à quatre heures, être habillées pour toute la soirée, et, comme on pense bien, les robes envoyées par Elise Dévigne étaient des robes décolletées. Comme on se le rappelle bien d'ailleurs, les robes de tulle anglais, en 1817, ne pouvaient se couper autrement.

A quatre heures donc, Irma, la jolie fiancée, était prête; seulement elle n'avait pas encore placé dans ses cheveux la guirlande d'oranger qu'elle voulait y mettre, et la tenait encore à la main quand elle sortit de sa chambre. Elle alla tout de suite à la porte de celle d'Annette, sans doute pour que celle-ci l'aidât à compléter sa coiffure avec cette branche symbolique. Elle entra. Annette n'était pas prête; Annette n'avait même pas commencé à s'habiller. Annette était assise devant son lit, immobile, rêveuse, et ne quitant pas du regard la robe fatale étendue sur ce lit...

Irma s'approcha doucement, et, posant sa main sur l'épaule de sa sœur :

« Anna, dit-elle.

— Irma !... s'écria la jeune fille en s'éveillant et en se mettant debout, pâle et troublée, comme si elle s'attendait à quelque scène significative.

Mais Irma sut se contenir et dit seulement en montrant la robe :

« Tu ne t'habilles pas ?

— Mais... si, ma sœur, balbutia la pauvre Annette en refoulant dans son cœur toutes les pensées qui allaient peut-être s'en échapper.

— C'est qu'il est quatre heures, reprit doucement Irma. Crains-tu de mettre cette robe ? Reculerais-tu devant cette épreuve qui doit renverser les conjectures obstinées de mademoiselle Dévigne et décider sans retour de mon sort, de mon mariage !

— Oh non ! s'empessa de répondre Annette ; mais, pour la première fois de notre vie, nous habiller ainsi....

— Ah ! ma sœur ! interrompit Irma en riant, ne voilà-t-il pas un bel enfantillage ! Vois, je te donne l'exemple, je suis prête. Veux-tu que je fasse mieux, que je t'eserve de femme de chambre ?

— Non, non, répliqua vivement Annette, merci, ma sœur. Va, laisse-moi, ce ne sera pas long.

— Auparavant, tiens, aide-moi à placer cette fleur dans mes cheveux : car il faut bien qu'on reconnaisse la mariée à quelque chose, et je n'ai rien trouvé de mieux que d'aller cueillir des fleurs d'orangers naturelles. Qu'en dis-tu ?

Annette avait pris les fleurs sans répondre et

essayait en tremblant de les disposer dans la coiffure de sa sœur, qui continuait de parler :

« C'est une singulière femme que notre amie Elise Dévigne. Je crois bien qu'au fond elle ne serait pas fâchée de faire de la peine à notre mère ; mais elle perdra son temps, n'est-ce pas ? Tu sais ce dont nous sommes convenues nous deux, ce que tu dois dire tout à l'heure : c'était peut-être à cela que tu pensais ? Tu n'hésites pas, au moins ?

— Sois tranquille, dit Annette d'une voix faible, il s'agit de faire respecter notre mère. Je ferai mon devoir.

— A la bonne heure ! Tout ce qu'aura gagné Elise, ce sera de nous avoir habillées toutes les deux de même, et de telle façon que, pour changer la mariée, il n'y aurait qu'à changer de tête le bouquet que tu tiens..., mais tu n'en finis pas....

— Ah ! je ne puis, dit Annette découragée, je n'ai pas la tête à moi... Et laissant tomber ses bras, elle s'assit, le bouquet à la main, et se détourna pour cacher à sa sœur les larmes qui lui échappaient en silence.

— Ce n'est rien, dit seulement Irma, c'est l'émotion ; remets-toi et habille-toi vite, je m'en vais. »

Et, feignant de croire que les fleurs étaient attachées sur sa tête, Irma se retira doucement.

Elle trouva madame Pernaux encore seule dans le salon. Celle-ci vint avec empressement au-devant de sa fille.

« Eh bien ? lui demanda-t-elle.

— Eh bien, ma mère, elle l'aime... répondit Irma.

— Allons, reprit la marquise en soupirant, cela ne m'empêchera pas d'être justifiée et de l'emporter jusqu'à la fin sur Elise.

— Oh ! oui, ma mère, comptez sur vos filles dévouées. »

Cette singulière conversation entre la mère et la fille fut interrompue par l'arrivée du notaire, qui salua ces dames et s'assit auprès d'elles tandis que son clerc disposait sur une table les papiers nécessaires à l'acte solennel qui allait s'accomplir. Presque aussitôt Maxime entra à son tour, donnant le bras à mademoiselle Dévigne.

Il était pâle, et son cœur battait violemment dans sa poitrine. Son premier mouvement fut d'embrasser d'un regard rapide toutes les personnes présentes. Irma rougit et se serra contre sa mère, sachant bien, dans sa pudeur involontaire, ce que cherchait ce coup d'œil investigateur ; mais déjà cette pudeur avait subi son épreuve. Tout était fini pour elle. Il n'en était pas de même pour Maxime et mademoiselle Dévigne. Rien n'était découvert, il est vrai ; on s'y attendait bien. Mais Annette n'était pas au salon.

Enfin la porte s'ouvre. Maxime est entre la vie et la mort. Le regard perçant de mademoiselle

Dévigne se dirige sur Annette qui vient d'entrer, et qui tient encore le bouquet de sa sœur. Elle a revêtu la robe révélatrice; ses chastes épaules sont découvertes... Elle s'arrête et frémit à son tour sous le prompt et profane examen... Rien non plus, rien... La cicatrice n'existait pas!

Mademoiselle Dévigne était vaincue, et son regard plein de dépit se rencontra avec le regard de triomphe d'Eucharis. Quant à Maxime, à partir de ce moment, il laissa marcher les choses comme dans un rêve, ayant perdu toute volonté de résistance, tout espoir de bonheur. Le notaire s'assit devant les papiers et donna lecture du contrat; Maxime subit cette formalité sans rien entendre. On le pria de s'approcher pour signer; il vint et signa froidement, sans prononcer un mot, comme un homme qui s'acquittait d'un rigoureux devoir. Voilà tout. Puis il alla reprendre sa place, se disant à lui-même que tout était fini et ne trouvant rien autre chose à se dire.

Après cela, le notaire appela mademoiselle Irma Méliot, la future conjointe, pour qu'elle eût à venir apposer son nom près de celui de l'époux.

Personne ne se leva.

Maxime tressaillit et se réveilla; mademoiselle Dévigne s'émut, Annette commença à trembler et à pâlir en promenant ses regards sur tout le monde. Irma et madame Pernaux demeurèrent paisibles; seulement un petit sourire moqueur effleura les lèvres de la marquise.

« De ces deux demoiselles, dit alors l'homme public, je ne puis deviner laquelle est la mariée; elles sont aussi jolies, aussi jeunes l'une que l'autre, et vêtues de la même manière. Ce bouquet seul que je vois dans les mains de l'une d'elles pourrait fixer mon indécision; mais ce n'est pas assez pour moi, et je ne puis que prier mademoiselle Irma-Caroline Méliot de n'avoir pas peur de moi et de s'approcher pour signer. Si sa main tremble, tant mieux! c'est rare au bas d'un riche contrat. »

Personne ne bougea encore.

Mademoiselle Dévigne dit d'une voix agitée, en désignant la jeune fille sans bouquet assise près de sa mère :

« N'est-ce donc pas celle-là qu'on appelle Irma ?

— Oui, dit madame Pernaux, mais ce n'est pas celle qui peut signer ce nom au bas d'un acte public. Le moment est venu de rendre à chacune ce qui lui appartient. Que la véritable Irma s'avance et signe. »

Mademoiselle Dévigne fut confondue de cette solution si simple et si peu soupçonnée; la rusée marquise n'avait fait que changer les noms. Avec cela elle pouvait tout faire; mais son cœur n'était pas dépravé, et elle s'était arrêtée devant le malheur de ses enfants. En ce moment, elle triomphait deux fois en donnant un échantillon de son adresse et de sa générosité.

Maxime éperdu s'est précipité vers celle que nous nommions Annette; il l'entraîne à demi évanouie vers le contrat, guide sa main, la force à tracer ce nom d'Irma qui est le sien, et l'autre jeune fille, venant signer comme témoin, saisit le bouquet virginal et le place en riant dans les cheveux de son heureuse sœur.

« Venez maintenant, dit-elle ensuite à Élise et à Maxime en les prenant chacun par une main et en les entraînant dans une autre partie du salon, tandis que madame Pernaux restait près du notaire. Il me reste à vous donner une courte explication. Vous d'abord, monsieur, dans cette nuit de Florence qui se termina si tragiquement, votre vanité vous a trompé. Dans le domino voilé, dans le billet sans signature, vous avez voulu absolument reconnaître la marquise de Nibello... »

— Eh quoi! s'écria le jeune homme, c'était...

— Votre servante, monsieur, et un peu plus vous deveniez la fable de toute la cour. Moi et mes compagnes, nous étions fatiguées de l'importance de messieurs les officiers, de leur assurance auprès de nos mères, de leur dédain pour nous, et nous vous avions choisi pour servir d'exemple. Vous étiez étranger, vous partiez dans quelques jours, c'était à merveille, et nous ne courions aucun risque à vous mystifier. Ce jour-là, nous avions toutes congé, j'avais dérobé une clef de notre appartement, mais j'en avais aussi une pour pénétrer chez ma sœur... et le malheur a voulu que je me sois trompée.

— Singulière fatalité! dit mademoiselle Dévigne. Ainsi, pauvre enfant, ton étourderie seule...

— Oui, secondée par celle de monsieur... Mais, comme lui, j'en ai bientôt compris les affreuses conséquences, et comme lui encore, j'ai voulu la réparer autant que cela m'était permis. Après m'être consultée avec ma mère, je suis venue trouver ma sœur, et je lui ai dit: Irma, c'est moi qui suis coupable, c'est à moi de subir les résultats de ma faute; notre mère a trouvé un moyen aussi simple qu'heureux. Changeons de nom. Je deviens l'aînée; tu restes pure. Je trouve dans mon nouveau titre une compensation à la tache de mon nouveau nom, et si le souvenir qui s'y rattache est réveillé par quelque âme charitable, s'il me fait manquer un ou deux mariages, au moins je l'aurai mérité moi, et ces mariages-là te reviendront.

— Cela est vrai, dit avec son touchant sourire la nouvelle Irma qui venait de s'approcher; ma sœur m'a parlé ainsi.

— Oui, continua l'autre, et en fait de mariage, j'étais loin de m'attendre à celui qui se présenterait; mais ma chère sœur s'y attendait sans doute, car elle consentit avec une facilité qui aurait dû m'éclairer, et qui ne pouvait cacher que l'intention d'un dévouement. Vous avez été témoin de mon étonnement quand j'ai connu l'histoire et

les résolutions de M. de Bréard. Cependant j'ai accepté provisoirement mon rôle; dans la crainte que cette union n'inspirât de la répugnance à Irma, j'ai dû y renoncer, dit-elle en tendant la main à sa sœur, quand j'ai vu que c'était tout le contraire.... Dis donc aussi que cela est vrai, toi, ajouta-t-elle finement.

— Ce n'est pas la peine, répliqua la mariée toute confuse en l'embrassant.

— Vous voyez que mon air d'innocence ne cache rien de bon et qu'il m'est très-utile, » reprit la maligne et généreuse enfant.

Pour toute réponse, Maxime, transporté, l'embrassa à son tour, et mademoiselle Dévigne lui serra les mains en disant d'un air attendri :

— « Je l'ai déjà baptisée : ange et démon ! »

Presque aussitôt l'artiste se dirigea vers madame Peroaux, et, la prenant à part :

« Décidément, lui dit-elle en riant, vous êtes une femme de génie, et vous méritez que je vous apprenne enfin quelque chose de mon histoire.

— Voyons, dit Eucharis.

— Je puis d'autant mieux admettre les faits avancés par votre plus jeune fille, que je suis à même de les certifier au besoin. En 1812, et à l'époque de l'événement, il y avait trois ans que je m'étais retirée comme pensionnaire dans la maison religieuse où Annette, puisque c'est maintenant son nom, était élevée.... et je puis dire si elle était sortie ce jour-là....

— Je le sais bien, répondit simplement la marquise à cette mordante déclaration, vous êtes Élisabeth Dalvita, dernier rejeton d'une famille italienne aussi ruinée que noble. La princesse vous avait attachée à son service et prise en affection, comme vous le méritez, bien avant mon arrivée à la cour; elle vous avait même dotée richement; mais cela n'a pas aidé à ce que vous désiriez le plus, pauvre Élisabeth; car, poursuivit la marquise en baissant la voix, vous n'aviez pas de beauté; et vous avez souffert le plus cruel des chagrins d'une femme, celui de n'être jamais aimée. Vous l'avez souffert avec toute la rigueur que pouvaient y ajouter votre imagination ardente, votre âme tendre et votre esprit supérieur... Ma présence à la cour n'a peut-être pas été inoffensive pour vous; car, sans vouloir me vanter, votre retraite a singulièrement coïncidé avec mes premiers succès... Voilà tout votre secret, ma pauvre amie; et voilà aussi, ajouta Eucharis en touchant du bout des doigts les boucles argentées de la coiffure d'Élise, pourquoi vous avez des cheveux blancs. »

Élise était trois fois vaincue. Une larme brilla même dans ses yeux; mais Eucharis reprit :

« Vous méritez une punition : vous m'avez supposée trop méchante. Maintenant, puisque nous n'avons plus rien qui nous divise, ni secret ni rivalité, et puisque nous venons de nous rencontrer dans une bonne action, soyons désormais sincère-

ment amies, et embrassons-nous comme tout le monde. »

La bonne nature d'Élise l'emporta alors, et elle accepta avec une entière effusion ce traité de paix. Mais l'incorrigible et impitoyable marquise lui gardait encore un dernier trait.

Le lendemain de son mariage, Maxime dit à l'oreille de mademoiselle Dévigne, en contenant son envie de rire :

« La cicatrice existe ! »

Et la pénétrante demoiselle se mordit les lèvres. Cette fois encore elle s'était égarée à plaisir dans ce pudique mystère, en ne voulant rien soupçonner à une ligne seulement au-dessous des limites d'une toilette de bal; et, à l'occasion de cette cicatrice sur une épaule de vierge, elle n'avait pas supposé la chose la plus simple du monde : c'est qu'au lieu de voir pour épouser, il fallait épouser pour voir.

MAURICE SAINT-AGUET.



GAUSERIES.

* M. de Lamartine a donné, comme chacun sait, son drame de *Toussaint-Louverture* au théâtre de la Porte-Saint-Martin; c'est Frédéric qui doit remplir le rôle de Toussaint. Un spirituel chroniqueur qui donne chaque dimanche, dans le *Crédit*, un feuilleton sous le titre de *Course aux nouvelles*, raconte, au sujet du drame de M. de Lamartine, une fort piquante anecdote :

Il y a deux mois, Frédéric partit pour Saint-Point où résidait M. de Lamartine, et lui demanda s'il comptait bientôt revenir à Paris.

— Pas encore, répondit le poète; je vous avouerai même que j'ai l'intention de rester à Saint-Point le plus longtemps possible.

— Diable! s'écria Frédéric, cela ne fait pas mon affaire.

— Pourquoi cela?

— J'aurais besoin de vous consulter de temps en temps sur certaines parties de mon rôle, et je voudrais bien n'avoir pas à faire chaque fois une centaine de lieues.

— C'est juste, répondit M. de Lamartine, je serai à Paris la semaine prochaine. »

Le poète tint parole; Frédéric alla le voir à son hôtel de la rue de l'Université, et après avoir causé de la tragédie, il lui demanda d'une manière indifférente, s'il avait l'intention de reparaitre bientôt à l'Assemblée.

« Pas encore, dit M. de Lamartine; j'ai quelques travaux à terminer... »

— Permettez-moi de vous dire que vous avez tort, reprit Frédéric; il est nécessaire qu'on vous voie; il faut que le public sache bien que vous êtes réellement à Paris, que vous vous occupez de votre pièce, que vous en suivez les répétitions, et que *Toussaint-Louverture* n'est pas un de ces ouvrages sans conséquence que l'on monte avec l'aide d'un simple machiniste. »

Le jour même de cette conversation, M. de Lamartine faisait sa rentrée à la chambre.

Le poète croyait en être quitte avec Frédéric, mais il ne savait pas encore à quel Machiavel il avait affaire. Frédéric revint à l'hôtel de la rue de l'Université.

« Ah ça, monsieur de Lamartine, lui dit-il, pour quoi ne parlez-vous donc plus ? »

— Mais il me semble, mon cher Frédéric, que je parle avec vous depuis une demi-heure.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je vous demande pourquoi vous ne prononcez pas le moindre discours à l'Assemblée nationale ?

— Parce que je n'ai rien à dire en ce moment.

— C'est que, continua Frédéric, je ne vous ai jamais vu à la tribune, et je vous avoue que je voudrais vous entendre pour saisir quelques-uns de vos gestes et quelques-unes de vos intonations; vous seul pourriez me donner le ton de mon grand discours du troisième acte.

— Je vais vous le lire, si vous voulez.

— Bah ! ce n'est plus la même chose; ici, dans votre cabinet, en présence de vos levrettes et de moi, vous ne pouvez pas avoir le feu sacré; il vous faut le trépied de la tribune. Si vous ne vous décidez pas à prendre la parole ces jours-ci, je ne réponds plus du troisième acte.

— Eh bien, soit, répliqua naïvement le poète, je tâcherai de parler demain; je vous enverrai ce soir un billet de tribune. »

M. de Lamartine prononça en effet un discours au jour indiqué, mais Frédéric n'avait pas même pris la peine d'aller l'entendre. Son but était atteint. Convaincu que le succès de *Toussaint-Louverture* tenait aussi bien au nom et à la réputation de l'auteur que l'œuvre en elle-même, il avait fait venir M. de Lamartine à Paris, l'avait envoyé à l'Assemblée, et lui avait fait prendre la parole pour que le grand poète ne se fît pas trop oublier.

A l'heure qu'il est, M. de Lamartine ne se doute pas encore des réclames innocentes et involontaires qu'il a faites en faveur de son œuvre.

Frédéric se propose de lui demander au premier jour de glisser dans une de ses improvisations une transparente allusion à la révolution de Saint-Domingue; il cherche seulement quel prétexte il pourrait donner à M. de Lamartine pour que celui-ci ne découvre pas le stratagème; comme il s'agit d'une pièce à décors, je puis même dire la ficelle.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *Charlotte Corday*, drame en cinq actes et huit tableaux, par M. Ponsard. — Drame, je le veux bien, mais drame d'un nouveau genre à coup sûr, drame dont l'héroïne n'est pas l'héroïne, où on cherche en vain une action, où chaque personnage n'apparaît que pour débiter un monologue sans autre liaison avec la pensée de son voisin que la logique arbitraire de l'auteur, où les scènes se suivent à l'aventure. J'aime encore mieux une bonne et franche tragédie qu'un drame de cette espèce.

On me répondra, je le sais bien, que je n'ai nullement compris l'intention du poète, que sa véritable héroïne, c'est la révolution française; que *Charlotte Corday*, Ma-

rat, Robespierre, Danton, Vergniaud, Louvet, la Gironde et la Montagne ne sont là que des figures isolées qui se perdent dans l'ensemble du tableau. Rayez donc de l'affiche *Charlotte Corday* et lisez : la *Révolution française*, drame en cinq actes et huit tableaux, par M. Ponsard.

Ceci convenu, il y a du talent et beaucoup de talent dans *Charlotte Corday*. M. Ponsard est un homme d'infinité de goût, nul ne s'entend mieux que lui à enchâsser un centon d'Horace dans une tirade française, à donner la couleur antique à une églogue moderne, à polir un discours ou un portrait; sa rhétorique est pure, ferme, élégante; ce sont des qualités sérieuses, et qu'aujourd'hui moins que jamais je me sens disposé à dédaigner; mais le théâtre, qui met en lumière d'autres qualités, moins précieuses peut-être, atténue précisément celles-ci; pour ma part, un poème me les eût bien mieux fait goûter. La lecture leur rendra probablement toute leur valeur, quoique, à vrai dire, il m'ait semblé voir dans la forme de la plupart des harangues, des descriptions et des portraits dont se compose cette pièce, un ton de mollesse, d'indécision, de ponsif même que le débit et le geste dissimulent toujours un peu.

Cette pièce, il m'en coûte de le dire, puisque le principal rôle est rempli par une femme, n'est pas très-bien jouée. Mademoiselle Judith manque de l'idéal, du charme, de la pureté nécessaires au personnage qu'elle représente. Elle a de l'énergie sans chaleur, de la beauté sans physionomie, de la grâce sans distinction, si ces deux mots peuvent être séparés. Bignon exagère ce qu'il y avait de vivacité, d'emportement et de laisser-aller dans le caractère de Danton. Geffroy n'est point mal, mais avec un mouchoir sale autour de la tête, une robe de chambre déchirée et du bouchon sous les yeux, on fait toujours un Marat passable. Les autres rôles n'existent pas. Le Théâtre-Français ne manque pas, du reste, d'acteurs qui récitent bien une tirade. C'est Thérèse qui fait Robespierre.

*. Nous avions annoncé une comédie de M. de Wailly, qui se répète au Gymnase, sous le titre de *Monk ou le Sauveur de l'Angleterre*. Le Vaudeville prépare sur le même sujet un ouvrage dû à la plume fine, spirituelle et élégante de M. Eugène Guinot. Cette pièce, dont le rôle principal est confié à Félix, est intitulée *le Général Monk*.

*. On répète, au théâtre Montansier, une pièce de M. Bayard, dans laquelle doivent jouer les meilleurs artistes de la troupe.

*. *Le Courier de Lyon* attire chaque soir la foule au théâtre de la Galté. Le drame si émouvant et qui remue si vivement la fibre populaire va tenir l'affiche pendant plus de trois mois. La Galté a donc le temps d'étudier avec le soin le plus consciencieux le drame de *Jean Bart*, de M. Eugène Sue, dont les répétitions sont commencées.

*. M. Vandermeersch, sa charmante fille Emilie et les petits oiseaux sorciers, leurs élèves, vont partir pour Londres, où ils sont appelés par des personnages considérables de la *Gentry*, et où les attendent les succès les plus flatteurs au milieu de la haute aristocratie britannique. Mademoiselle Emilie Vandermeersch n'a pas voulu quitter Paris sans donner à la population de cette ville, si éminemment artistique, un témoignage de sa reconnaissance. Ce spectacle curieux, qui n'a été encore donné qu'aux salons et pour ainsi dire en petit comité, va être rendu accessible à tout le monde. Les moins riches pourront goûter ce plaisir qui jusqu'ici avait été réservé aux heureux du siècle, pendant quinze jours, mais pendant quinze jours seulement. La première représentation a eu lieu mardi dernier, 26 mars. Mademoiselle Emilie donnera deux représentations par jour, l'une à deux heures de l'après-midi, l'autre à huit heures du soir. Boulevard Montmartre, n° 3, à l'entresol. — Prix des places : 3 fr.; demi-place pour les enfants au-dessus de sept ans.



Explication du dernier Bêbus.

Les bonnes causent, son, DÈ fendu par Dieu.
(Les bonnes causes sont défendues par Dieu.)

1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abréger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

Enveloppes comiques. 12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

A vendre un fonds de Modes, ayant 25 ans d'existence, dans une ville de 80 mille âmes. — S'adresser, à Paris, au bureau du journal, ou chez M. Dufour, 6, place de la Préfecture, à Lyon.